

LES KOECHLINS VOUS PARLENT

Bulletin no. 16/ Juin 1986

SOMMAIRE

- Participation de la famille à des réalisations mulhousiennes.
 - Les KOECHLIN : de l'Année Terrible (1871) à la Délivrance (1918)
Souvenirs de Georges SAUERWEIN-KOECHLIN.
 - La France pour ceux qui sont restés en Alsace (1870-1945) par Madeleine FABRE-KOECHLIN.
 - Les livres : La Collection des Manufactures du Haut Rhin, de Jean Smieg par Dorothée KOECHLIN de BIZEMONT.
 - Concert Charles KOECHLIN.
 - Cinq générations (une photographie de 1904).
 - Nouvelles familiales.
-

PARTICIPATION DE LA FAMILLE A DES REALISATIONS MULHOUSIENNES

La clôture, par Jean Claude Kœchlin, des comptes du week-end familial des 28 et 29 Septembre 1985 à Mulhouse, a fait ressortir un excédent de 4362 Frs, du pour l'essentiel à un certain nombres d'inscription tardives.

L'utilisation la plus simple de cet excédent aurait été de le conserver dans la Trésorerie du Bulletin, mais les membres du Comite et moi-même avons pensé qu'il serait plus opportun de le consacrer à des réalisations mulhousiennes dans le domaine historique et culturel.

Après consultation avec Jaques Henri Gros, nous avons adresse :

- 2000 Frs à la Société Industrielle de Mulhouse, à l'intention du Musée de l'Impression sur Etoffes, qui a ouvert une souscription pour la création d'une banque de données et un réaménagement indispensable de ses locaux,
- 2000 Frs à l'Eco- Musée de la Haute Alsace, en vue de participer à la reconstruction à Ungersheim – ou ont été reconstituées une vingtaine de maisons paysannes du XVe au XVIIIe siècle- de la « Maison Forte de Mulhouse ». Il s'agit d'une belle maison romane du XIIe siècle, restée intacte à l'intérieur d'un pâté de maison démolies en 1983.

Nous pensons que les participants au week-end approuveront ce mécénat familial (a petite échelle).
P.K.

LES KOECHLINS : DE L'ANNEE TERRIBLE (1871) A LA DELIVRANCE (1918)

Souvenirs de Georges SAUERWEIN-KOECHLIN (719-3 ou 328-3(3))

N. D. L. R

Notre cousin Georges SAUERWEIN m'avait montré un jour un fascicule réalisé par son oncle Georges KOECHLIN (l'auteur de la Généalogie de 1914) pour relater tout « l'apport » de notre famille à la guerre 1914-1918 (Morts au Champ d'Honneur, blessures, citations, etc.)

Comme je lui faisais remarquer combien tous ces « faits de guerre » étaient maintenant dépassés, il s'était récrié, en me rappelant tous ce qu'avait représenté, avant 1914, pour tant d'Alsaciens exilés de leur province, la lutte militante pour la « revanche » et le retour de l'Alsace à la France.

Il a bien voulu, sur ma demande, retracer dans l'article ci-après à partir de souvenirs d'enfance, ce qui motivait les Kœchlin exilés et faire revivre des pages, quelques peu oubliées aujourd'hui, de notre « Saga » familiale.

Le titre, bien ambitieux, de ces quelques souvenirs, n'a été choisi que pour mieux faire comprendre dans quelle ambiance certains membres de la famille ont pu vivre pendant la douloureuse période qu'il recouvre. Mais d'abord, il faut se remettre en mémoire la fameuse déclaration faite à l'Assemblée Nationale de Bordeaux par les députés d'Alsace et de Lorraine à l'occasion de la signature du Traité de Francfort (1871) qui consommait la cession de l'Alsace et d'une grande partie de la Lorraine au nouvel empire d'Allemagne :

« Livrés au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force à la domination de l'étranger, nous déclarons nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement. Nous proclamons par les présentes à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membre de la Nation Française et nous jurons, tant pour nous que pour nos commettants, nos enfants et leurs descendants, de le revendiquer éternellement par toutes les voies, envers et contre tous usurpateurs »

Ce texte constitue le véritable testament spirituel dont le souvenir, présent à l'esprit de beaucoup d'Alsaciens, a imprégné toute ma jeunesse. Ce traité avait entraîné le bannissement de ceux des Alsaciens qui n'avaient pas accepté la nationalité allemande, obligeant mon grand-père maternel RODOPHE Kœchlin (328) à s'installer à Bale (1), d'où il venait tous les jours à Mulhouse pour s'occuper de ses affaires. Mais cette possibilité lui fut elle-même refusée quelques années plus tard, et comme beaucoup d'autres, il dut abandonner ses activités mulhousiennes et une bonne part de ses intérêts, pour s'installer à Paris.

Ce grand père Rodolphe, jeune ingénieur (ECP), fut, pendant la guerre de 70/71, nommé à 23 ans Capitaine du Génie au Bataillon de la Garde Nationale Mobile du Haut Rhin. A ce titre, il participa, aux côtés du Colonel Denfert-Rochereau, à la défense de la place de Belfort, dont l'héroïque résistance devait conserver à la France ce bout de l'Alsace que constitue le territoire de Belfort.

Rodolphe K. eut deux fils : Georges (328-1) qui fut le maître d'œuvre du livre K. de 1914, non marié, et Rodolphe (718 ou 328-2), mort à la guerre de 14/18.

Ce raccourci du départ d'Alsace de mon grand-père était nécessaire pour entrer dans le vif du sujet. Je ne dispose hélas pas des archives qui me permettraient de le faire de façon exhaustive, s'agissant d'expliquer le patriotisme des Kœchlin, notamment à travers leur amour de l'armée. Je me contenterai donc d'évoquer quelques souvenirs personnels et me garderai de généraliser.

* * *

J'ai vécu depuis mon tout jeune âge, et jusqu'à ce qu'à 18 ans l'appel de la mer me fasse quitter ma famille, en relations étroites avec ce grand père maternel Rodolphe (328) et mon oncle Georges (328-1).. J'ai donc des souvenirs très nets d'avant la guerre de 14/18 et je puis dire que j'ai baigné dans le drame alsacien, partageant la souffrance – et surtout l'espérance- de tout ceux dont le regard était fixé sur « la ligne bleue des Vosges » (2). De l'étude de l'histoire au violet qui endeuillait sur mon atlas les provinces perdues, tout et peut être surtout les œuvres du Conteur-dessinateur Hansi, me parlait d'une Alsace française; et tout me parlait de la Revanche.

Bien sur, mon grand-père entretenait avec passion de tels sentiments. Il accomplissait le plus souvent possible, volontairement, des périodes militaires, en tant qu'Officier et je l'ai vu plusieurs fois partir, en tenue de Chef de Bataillon, de Bénodet (Finistère) ou il s'était retiré et où je passais toujours mes vacances, vers Belley (Ain) siège du 56^e Régiment d'Infanterie territoriale. Je crois bien qu'il ait pleuré, lorsqu'en Août 1914 on lui dit que son âge (67 ans) ne lui permettait pas de reprendre du service. Par contre, mon oncle Georges, le généalogiste, lieutenant de réserve, partit à 42 ans avec le régiment d'active de Quimper, le 118 d'Infanterie, en tant que porte-drapeau – faveur exceptionnelle pour un officier de réserve.

C'est lui qui fut, avant 1914 et après 1916 (3) mon inépuisable pourvoyeur de connaissances militaires et historiques.

Une telle passion pour la cause alsacienne, si bien exprimée par les députés protestataires à Bordeaux en 1871, était partagée par mon grand oncle Emile K (330), qui fut le héros d'une aventure célèbre racontée par son petit-fils Bernard K dans le BK no. 3 (4). Je me souviens de sa prestance, de sa belle barbe carrée...et de sa voix puissante et chaude avec laquelle il entonnait, lors de l'arbre de Noël qui réunissait chaque année les Alsaciens et les Lorrains de Paris, le fameux chant « Dis-moi quel est ton pays ».

* * *

Comment s'étonner, devant de tels exemples, de la ferveur qui entourait l'Armée dans beaucoup de familles alsaciennes, même si relativement peu de Kœchlin y firent carrière. Il faut se souvenir en effet que ceux-ci étaient, avant tout, des bourgeois-citoyens, artisans industriels et bons négociants, avant d'être industriels. Le métier des armes ne les attirait guère que dans la mesure où il s'agissait de remplir un devoir de défense de la « république » (c'est à dire de la cite) ou de solidarité contractuelle avec d'autres « républiques » comme les cantons Suisses. C'est d'ailleurs dans le cadre de cette seconde obligation que le contingent de Mulhouse fit partie, sous le commandement du Capitaine Martin Brustlein, de l'armée suisse qui remporta sur François 1^{er} la victoire de Pavie...venant ainsi compenser en 1525 la défaite qu'elle avait subie à Marignan en 1515....Ainsi va l'histoire.

Il y avait donc, au départ, le très vif sentiment d'appartenance à une démocratie consciente de ses devoirs autant que de ses droits, ce qui a peut être fait de Mulhouse un des meilleurs apports qu'ai reçu la République Française en 1798 lorsque, contrainte par un implacable blocus douanier, elle se réunit « dans l'enthousiasme » à une grande nation qui devait l'abandonner quelques décennies plus tard. Il y avait aussi un sens de la fidélité à l'engagement pris lors de cette réunion,

engagement que rien ne devait rompre, et qui se renforça et nourrit de l'épanouissement intellectuel, culturel et social de la France.

Des lors, l'Armée était et restait le seul espoir de voir un jour l'Alsace retourner au sein de la Mère -Patrie. Mais encore fallait-il que la politique française fut dirigée de telle sorte que la Revanche put avoir lieu avec quelques chances de succès, ce que rendait de moins en moins probable le développement prodigieux de la puissance allemande sous le 2^{ème} Reich de Guillaume II. Des Alsaciens, dont en la circonstance les Mulhousiens furent les principaux animateurs, avaient justement pensé qu'il importait avant tout que les enfants des proscrits soient élevés dans l'esprit de leurs ancêtres et conservent les qualités qui avaient permis à ceux-ci d'occuper, au sein de la Nation, une place de choix. C'est ainsi que fut créée l'Ecole Alsacienne dont les fondateurs et administrateurs comprirent des Kœchlin. L'Histoire de l'Ecole Alsacienne, heureusement entreprise par un de ses directeurs Georges Hascquard (5), fait ressortir comment et combien cette mission a été remplie et continue d'imprégner le développement d'un établissement du second degré qui fut jusqu'à ces derniers temps un établissement pilote pour l'Education Nationale.

Plus qu'une instruction, c'est une éducation globale et une école de réflexion que tous ceux –dont je fus de 1913 à 1918 – qui en bénéficièrent eurent maintes fois l'occasion de mesurer les bienfaits. C'est au cours d'une récréation à l'Ecole que je vis passer, au printemps de 1914, le dirigeable rigide SPIESS (du nom du généreux alsacien qui en avait fait don à l'Armée Française) dont les performances ne furent malheureusement pas brillantes.

Mais l'amour de l'Armée de ces Alsaciens n'était entaché d'aucune couleur politique ou religieuse : l'alliance dite « du Sabre et du Goupillon » ne pouvait d'ailleurs atteindre ou contraindre des protestants qui furent presque toujours de bons républicains. Aussi l'affaire Dreyfus et le mal qu'elle fit au pays, fut-elle ressentie péniblement, particulièrement dans les milieux mulhousiens où la famille Dreyfus jouissait de la considération et de l'estime de nos familles.

J'ai été élevé dans la certitude que cette monstrueuse injustice et les douloureux conflits qu'elle suscita avaient, à la fois affaibli le potentiel immédiat de l'Armée, mais assaini le climat qui l'entourait, préparant au mieux la grande « union sacrée » qui devait nous amener la victoire. Mon grand-père Rodolphe K proposa d'ailleurs son témoignage en faveur du Capitaine Dreyfus lors de son deuxième procès devant le Conseil de Guerre de Rennes. Procès dont on connaît l'issue misérable malgré la campagne qui avait conduit Zola à se lancer dans la lutte avec son pamphlet « J'accuse ... », une lutte couronnée finalement par la réhabilitation de Dreyfus.

Notre famille allait, tout au long de la guerre de 14/18, apporter des preuves multiples de son ardent patriotisme. Un petit ouvrage intitulé « Une famille mulhousienne au service de la France », dactylographié à peu d'exemplaires et préparé par les soins de mon Oncle Georges (le Généalogiste de 1914) longtemps après la guerre, rappelle les sacrifices de la famille. Morts au champ d'honneur, blessures, citations avec leur texte, décorations et mentions diverses, engagements volontaires, actes de dévouements, etc.... etc.... émaillent la longue nomenclature de tous les Kœchlin et alliés qui versèrent leur sang pour la reconquête de leur terre natale.

C'est le Général Jean Léonard Kœchlin-Schwartz (713 ou 326-3) qui devait en écrire la préface dont je possède l'original signé le 2 Août 1939 (quelle date !). Pour terminer ces quelques souvenirs je ne résiste pas au désir de vous en donner la conclusion :

« Si ceux de notre génération ont prouvé... leur fidélité aux traditions il importe que ceux qui nous suivent se préparent, dans les heures graves que nous traversons, à suivre l'exemple donné par leurs devanciers.

Pas plus que nous, ils ne peuvent prétendre à être tous des héros ; ils doivent simplement, quelque que soit la tâche, si humble soit-elle, qu'ils auront à remplir, mettre tout leur cœur à

SERVIR. La Patrie, qu'elle soit grande ou petite, ne demande pas toujours le sang de ses enfants. Mais toujours elle réclame leur ame. Donnons la-lui sans restrictions. »

(1) Ce qui explique la naissance a Bale de certains de ses enfants, dont ma mère Emilie K (719) née le 13 Août 1875.

(2) Expression dont bien peu de ceux qui l'emploient aujourd'hui connaissent l'origine.

(3) 2 fois blessé, il ne peut repartir au front et termina la guerre comme Capitaine chargé de la préparation militaire à Quimper.

(4) « Le Procès de Leipzig ».

(5) Le 1^{er} Tome est paru, le 2eme va bientôt paraître

LA FRANCE POUR CEUX QUI SONT RESTES EN ALSACE (1870-1945)

En souvenir des petits-enfants de Fanny Kœchlin (no. 216) et d'Hermann Kestner

Ils se sont mariés à Mulhouse le 11 Août 1855. Orpheline de mère en son très jeune âge, elle fut confiée à une cousine plus âgée, Irma Kœchlin (no.194) qui n'avait pas d'enfants et qui l'éleva. Avec son mari, Hermann Kestner dont la famille était venue d'Hanovre au début du 19^e siècle (1) et qui était médecin à Mulhouse, Fanny eut six enfants, trois fils et trois filles, tous nés en Alsace française, avant la guerre de 70. Dans cette génération déjà il fallut choisir : partir ou rester. Un des fils, Paul, et deux des filles, Valentine et Charlotte, quittèrent Mulhouse pour aller vivre à Lille, à Paris et à Lyon. Pour le fils, le choix fut surtout professionnel : il était ingénieur chimiste et fit carrière à Lille. Pour les filles, leurs mariages en décidèrent.

Le chauvinisme de la société mulhousienne reprocha-t-il vraiment à Kestner son origine allemande, au point qu'il lui fut plus facile de trouver pour ses filles des maris en France qu'en Alsace ? J'en ai recueilli la rumeur familiale, mais ne puis la confirmer.

La dernière fille, Sophie, en tout cas, épousa un alsacien, Camille Schoen –un industriel du textile – et eut de lui, dans la vallée de Saint Amarin où était sa filature, cinq enfants. C'est à eux, en particulier, que je dédie ces lignes, à cette génération née dans la dernière décennie du siècle, que j'ai connue, dont les récits ont bercé ma jeunesse, les personnes formé ma personne, qui ont cousiné aux même lieux que moi, et qui ont, tous les seize, maintenant quitté ce monde.

Ils se connaissaient bien. Ils se retrouvaient chaque été, autour de Fanny et d'Hermann, leurs grands-parents dans la charmante propriété d'Heidwiller, près d'Altkirch, qu'Irma Meyer avait acquise en 1861. C'était un château fort délabré –mais avec deux tours !- dont cette vieille dame, énergique et altruiste (en vraie fille Kœchlin !) voulait faire un centre de vacances pour jeunes filles « chlorotiques », de préférence pauvres ; je ne sais s'il en vint beaucoup, mais ce fut en tout cas le royaume enchanté de la bande des « petits-enfants », qui par Fanny et Hermann, lui naquirent, et plus tard, d'une seconde génération qu'Irma ne connut pas, de 9 cousines et 7 cousins.

De Paris, de Lyon, de Lille, les vacances les ramenaient , dans la joie, à Heidwiller. La frontière, dans la première décennie de notre siècle et jusqu'en 1914 se franchissait aisément dans les deux sens. Tout le monde, bien entendu, parlait français lisait et écrivait le français. Les huit alsaciens étaient bilingues, puisqu'ils fréquentaient à Mulhouse les écoles allemandes. Ils étaient, malheureusement, tous : les cinq Schoen et les trois filles du Dr. Georges Kestner, orphelins de père, et vivaient ensemble dans la maison du grand-père Hermann, à Mulhouse, rue Saint Jean.

Les quatre cents coups de cette jeunesse n'avaient rien de scandaleux – les jeux de société, les charades, le croquet, les lectures à haute voix, les promenades, mais aussi la baignade et la bicyclette pour les filles comme pour les garçons, suffisaient à leur bonheur. Un lien très fort, une grande solidarité régnaient dans cette famille, ou l'on s'écrivait beaucoup, et dont le temps fort fut la célébration des Noces d'Or de Fanny et d'Hermann, à Heidwiller en 1905 par toute la descendance réunie.

Mais vint la guerre. Se souvient-on encore que le 8 Août 1914 les troupes françaises entrèrent dans Mulhouse ? On s'y battit, la ville fut perdue, reprise, et finalement revint aux Allemands le 24 Août jusqu'à la délivrance finale en 1918.

Espoir fou, suivi de quel dramatique choix pour tous ces garçons mulhousiens, en âge de porter les armes.

Beaucoup s'enfuirent en Suisse, en France, en particuliers les jeunes bourgeois, qui avaient des parents et des ressources ailleurs. Mais les représailles étaient lourdes sur les parents restés – et les fils de Sophie Schoen ne voulant pas exposer leur mère veuve à de graves difficultés, choisirent de rester. Il durent donc endosser l'uniforme allemand. L'aîné, André, fut, je crois, vite hors de cause (fait prisonnier, ou blessé, je ne me souviens pas), mais pour son cadet, Alfred, ce furent quatre années de bagne. Son sommeil était peuplé de rêves où il se voyait, tuant ses cousins, ceux de Paris et de Lyon qui étaient officiers dans l'armée française. En fait, par crainte des désertions, on envoyait les Alsaciens surtout sur les fronts de l'Est. Alfred Schoen refusa toujours de monter en grade pour n'avoir pas à commander le feu : il resta simple soldat jusqu'à la fin de la guerre, s'efforçant et réussissant, je crois, à ne jamais tirer qu'en l'air. Mais il garda de ce temps une véritable horreur pour la guerre et ne supporta jamais, plus tard, que ses fils jouent aux soldats.

En 1918, quand ils revinrent, les « malgré eux » de ce temps-la, dans la ville rendue à la France toutes les jeunes filles, cocarde tricolore épinglée au corselet de velours noir, et grand nœud de faille sur la tête, coquetaient aux bras des officiers Français, le cauchemar continuait pour eux, dans l'injustice d'une mise en quarantaine.

La liesse patriotique, heureusement, retomba, mais d'une telle épreuve traversée en sa jeunesse, peut-on guérir jamais ?

D'Alfred, je me rappelle surtout ses silences. Il n'était à l'aise qu'avec les enfants pour lesquels il inventait des jeux incroyables et qui le suivaient partout, quand il venait à Heidwiller.

Quand la guerre revint, que la France s'effondra en 40, il avait des fils en âge militaire. Pour que l'horreur ne recommence pas à la deuxième génération, il quitta tout, installa sa famille en zone libre, puis un peu plus tard, revint, pour sauver son usine et passa toute la guerre en Alsace, seul avec son chien. Je ne le sais pas avec certitude, mais je devine que ce taciturne, ce généreux, ce modeste, fit tout pour aider dans l'ombre, d'autres jeunes à s'évader.

Il n'y eut pas de « malgré eux » parmi les arrière-petits-enfants de Fanny et d'Hermann pendant les années 40. Suzanne Kestner, fille de Georges, ma mère, avait épousé elle un Kœchlin (Maurice no. 451-3). Avec lui, elle avait repris, en 1933, la maison de Heidwiller, dont la grille de fer forge portait un K majuscule (K pour Kœchlin et pour Kestner, de Fanny et Hermann à Suzanne et Maurice), et dont les murs étaient encore marqués par les obus du front d'Altkirch, maintenu pendant 4 ans (1914-1918) à 4 kilomètres.

Au début de la « drôle de guerre », un état-major du Génie français s'y installa, et pour occuper ses hommes pendant le stationnement hivernal, répara les dégâts de l'autre guerre.

Mes parents eux, étaient partis pour Bordeaux, où DMC avait créé une antenne commerciale. C'est là qu'ils ont vécu, avec leurs six enfants, l'effondrement de la France.

Pour ma mère, en particulier, née en 1898 à Mulhouse, où elle passa toute sa jeunesse dans l'atmosphère de résistance à la germanisation, et d'idéalisation de la patrie française, en attendant la revanche, ce fut un choc qui s'anéantit. Aussi, n'ai-je jamais oublié cette soirée du 18 juin 1940, où à Bordeaux, rentrant chez mes parents, tard le soir, après avoir passé ma journée au Centre d'Accueil de la gare St Jean pour aider les réfugiés de l'Exode, qui arrivaient par centaine, je trouvai mes parents encore debout dans le salon éclairé. Ils étaient comme ressuscités. Ma mère me dit « nous avons entendu à la radio le message d'un général français. Il est à Londres. Il dit que la guerre n'est pas finie- que la France a seulement perdu une bataille ».

Ces paroles, que peu de Français ont entendues, leur ont, j'en témoigne, rendu l'espoir. Elles ont nourri leur courage pour ces 4 années – ou ils durent retourner en Alsace, laissant leurs enfants aînés en France- et maintenir contre vents et marées l'usine et la maison familiale d'Heidwiller, jusqu'à la Libération. Leur dernier fils resté avec eux n'avait que quinze ans en automne 44, mais il était déjà recensé, et si la guerre avait continué, il aurait pu...Rappelez-vous Oradour et la poignée d'Alsaciens, nés en 1926, enrôlés de force qui furent jugés pour crime de guerre en 1953. Ce cas extrême marque la limite de ce que fut le drame alsacien : la conscription forcée, la honte partagée avec les oppresseurs et l'incompréhension de la France !

En Alsace on en parle peu. Les photos des morts des deux guerres, qui sont en uniformes allemand, on les cache. Et on espère, les années passant, que jamais plus....

Mais on n'oublie pas dans les familles. C'est cette mémoire, - cette peine- , que j'ai voulu rappeler à ceux qui portent le même nom qu'Irma, Fanny et Suzanne Kœchlin.

Madeleine Fabre-Kœchlin

(1) Il était l'arrière-petit-fils de Lothe, qu'aima Goethe et qu'il peignit sous le nom de Charlotte, dans « Werther » paru en 1774.

LES LIVRES PAR DOROTHEE KOECHLIN DE BIZEMONT

Un chef d'œuvre enfin disponible

LA COLLECTION DES MANUFACTURES DU HAUT RHIN,

par JEAN MIEG

Editions Contades, à la Librairie Bisey (1350 Francs)
35 place de la Réunion 68100 Mulhouse

Vous les connaissez : vous en avez vues certaines au Musée Historique de l'Hôtel de Ville à Mulhouse, ou bien vendues chez les marchands d'estampes (à prix d'or !). Beaucoup d'entre vous connaissent la fameuse lithographie représentant les filatures de Nicolas Kœchlin (et frères !) à Mulhouse, à Masevaux, ou la filature de coton d'Isaac Kœchlin à Willer.

En tout, de ces lithographies, il y en a trente quatre : petits chefs d'œuvres !

Elles furent dessinées sur pierre, par Jean Mieg, puis imprimées entre 1821 et 1824 par Georges Engelmann. Celui-ci devint très célèbre, beaucoup plus célèbre d'ailleurs que Jean Mieg : c'est lui qui vulgarisa la lithographie dans toute l'Europe à partir de 1815. Il connaîtra un succès fantastique, non seulement en Alsace et en France, mais encore à Londres. Sa célébrité éclipse un peu celle de notre artiste, qui pourtant méritait mieux qu'un semi- oubli, ou bien un commentaire du genre : « c'est charmant , mais pas très original ».

Personnellement, je trouve qu'au contraire, ces « manufactures du Haut Rhin » sont extrêmement originales : au XVIIIème siècle, et au début du XIX, les artistes avaient peint des paysages bucoliques, des villages blottis sous les arbres, des châteaux, des palais, des ruines à la Hubert Robert. Mais qui avait pensé à peindre des usines ? Personne avant Jean Mieg.

Les usines de l'époque s'appelaient des « manufactures », ou des « fabriques » selon le type. Elles n'étaient pas hideuses comme aujourd'hui, parce qu'elles s'intégraient dans un habitat qu'elle respectaient, et qu'on n'avait pas penser à abuser du béton jusqu'à le transformer en « jungle » comme aujourd'hui.

Les usines alsaciennes du début du XIXème siècle avaient une majesté certaine. Elles reprenaient les normes architecturales locales : ces grands toits de tuiles roses pentues, l'ordonnance classique des rangées de fenêtres avec des volets verts en bois, des murs blancs, jaunes ou roses qui contrastaient avec les toits et la nature autour. Des arbres, des montagnes, beaucoup de cours d'eau (absolument nécessaires), des champs où l'on étendait les toiles pour les sécher, à la belle saison. C'est bien entendu l'absence totale de la Nature et le non-respect de l'habitat environnant qui rend nos usines actuelles si laides et les travailleurs malades de cette laideur.

Jean Mieg eut donc l'idée tout à fait nouvelle de traiter ces bâtiments comme on l'aurait fait d'un château, en les situant dans leur cadre naturel. Et chacune des planches est un petit chef d'œuvre : les arbres sont traités à la façon XVIIIème siècle (on pourrait en compter toutes les feuilles !). Les ciels sont traversés de nuages romantiques, pommelés à souhait. Une foule de promeneurs, hommes et femmes, anime chaque tableau. Sans compter une vraie arche de Noé : chiens, chevaux, chèvres, moutons, et surtout ces petites vaches blondes mises à la mode par les paysagistes hollandais des siècles précédents. Bref, un ensemble charmant pour chaque usine. On ne peut s'empêcher de penser que la vie y était plus douce qu'à Boulogne Billancourt... (Et ce n'est pas seulement une impression : un ensemble de travaux d'historiens et de sociologues dont nous avons déjà parlé dans le BK a démontrée qu'en Alsace on était très loin de l'horreur du « sweating system » qui sévissait ailleurs à la même époque.

Je ne parlerais pas ici de toutes les planches, je veux seulement mentionner celles qui représentent des manufactures KŒCHLIN :

- 1) La plus célèbre, je pense, montre la filature de Messieurs Nicolas KŒCHLIN et FRERES à MULHOUSE. C'est une grande bâtisse autour d'une cheminée qui crache des volutes de fumée romantique, qui s'écoule en nuages artistement disposés. Elle se reflète dans l'eau avec un premier plan de vie champêtre : vache, cheval, chien. Comme dans toutes les autres lithographies de Jean Mieg, ces couleurs sont extrêmement harmonieuses et agréables à regarder. (C'est la photocopie de cette planche qui figure ci-contre).
- 2) Les établissements de filature, tissage et blanchiment des mêmes Messieurs Nicolas KŒCHLINS et FRERES, à MASEVAUX. Elles s'intègrent dans un superbe paysage de montagnes Vosgiennes. On voit les toiles qui sèchent sur les prés.....Les grands toits pentus de la manufacture s'intègrent très bien dans ceux du petit village ancien : il n'y a pas de rupture de styles et l'ensemble dégage un grand charme.
- 3) La filature de coton de Monsieur Isaac KŒCHLIN à WILLER. Comme les autres, elle est au bord de l'eau. Un grand bâtiment sur fonds de montagnes aussi. Elle est traitée face au soleil, qui fait briller ses murs ocre jaune. Le premier plan représente un pêcheur à la ligne : j'en conclus que la rivière n'est pas encore trop polluée, puisqu'on y trouvait encore du poisson ! Ce pêcheur –l'image du pêcheur, symbole de loisir, est diamétralement opposée à celle de l'ouvrier- et pourtant, le tout s'harmonise bien.

Voilà pour les gloires KŒCHLIN....Il y a toutes les autres, évidemment, et le prochain Bulletin reproduira, pour les cousins que cela intéresse, l'Index complet des Planches de Jean Mieg.

CONCERT CHARLES KŒCHLIN

L'association des Amis de Charles Kœchlin a organisé, le 8 Février dernier à la Salle Pleyel à Paris, une nouvelle audition en France, après plus de 30 ans, du « Livre de la Jungle ».

L'orchestre de Rhénanie (Sud West Funk), dirigé par le finlandais Leif Segerstam, en a donné une représentation pleine de sensibilité, qui a été très appréciée par les assez nombreux auditeurs de la famille. Certains d'entre eux, qui avaient déjà entendu la plupart des morceaux, (notamment les Bandar Log – La Course de Printemps) m'ont dit avoir les avoir véritablement redécouverts sous la baguette d'un chef d'orchestre visiblement très inspiré.

Ce concert a été retransmis sur « France Musique » le 26 Février. Par ailleurs, un disque vient de sortir et les « Amis de Charles Kœchlin » (91 avenue Emile Zola 75015 – tel : 45.77.49.86) pourront l'adresser, contre remboursement, à ceux qui en feront la demande.

CINQ GENERATIONS

Merci à la cousine qui nous a adressé cette reproduction photographique, provenant d'un journal de 1904.

La « bisaïeule » (debout à gauche) est Wynanda Nicola, la jolie hollandaise qui avait attiré Emile KŒCHLIN (229) aux Pays Bas, comme l'a raconté leur petit-fils Henry KŒCHLIN – auteur de la Généalogie 1914-1975 – dans un article du premier Bulletin.

(PHOTO)

Un groupe de cinq générations. Ce groupe peu banal est fourni par la partie féminine de la famille d'industriels français Kœchlin, originaire de Mulhouse et primitivement en Suisse. La trisaïeule, assise au centre est Madame Veuve Nicola Cheriex : elle porte, comme on voit, avec une santé encore excellente, ses quatre vingt dix années. A sa droite se tient sa fille, bisaïeule elle-même, Mme Emile Kœchlin, femme du grand minotier de la Haye et, à sa gauche, sa petite fille qui est grand mère, Mme Oscar Schwartz, belle sœur de l'ancien maire de Paris. Au centre leur fille, petite fille et arrière petite fille, Mme Alfred Lutz, enfin le bébé, une fillette de quatorze mois, fille de la précédente.

Particularité curieuse : il y a environ vingt cinq ans, alors que Mme Lutz n'était elle-même qu'un bébé de quelques mois, la mère Mme veuve Nicolas Cheriex vivait encore. C'est assurément un cas assez rare que cette réunion, se reproduisant deux fois successivement dans la même famille, de cinq générations existantes.